

Les conditions de vérité de la réinterprétation du lecteur ne sont pas fournies "verticalement" par les données extra-textuelles que le JRN représente dans une présentation particulière, mais "horizontalement", par l'organisation particulière des éléments textuels qui représentent les événements dans une perspective particulière.

La caractéristique du JRN comme "d'autres textes de la même époque" c'est de présenter précisément deux types de données, les vraisemblables et les invraisemblables, qui réagissent l'un sur l'autre, entre lesquels "il existe un rapport très particulier":

On ne peut reconnaître ces deux types de données sans constater, au moins implicitement, qu'ils réagissent l'un sur l'autre. S'il y a vraiment une épidémie, elle pourrait bien enflammer les préjugés qui sommeillent. L'appétit persécuteur se polarise volontiers sur les minorités religieuses, surtout en temps de crise. Réciproquement, une persécution réelle pourrait bien se justifier par le type d'accusation dont Guillaume se fait crédulement l'écho (...)

Dans le contexte des représentations invraisemblables, la vraisemblance des autres se confirme et se transforme en probabilité. La réciproque est vraie. Dans le contexte des représentations vraisemblables, l'invraisemblance des autres ne peut guère relever d'une "fonction fabulatrice", qui s'exercerait gratuitement, pour le plaisir d'inventer de la fiction. Nous reconnaissons l'imaginaire, certes, mais pas n'importe quel imaginaire, c'est l'imaginaire spécifique des hommes en appétit de violence [14].

C'est l'organisation partitive spécifique des éléments constituant ce type de texte qui induit le lecteur à inférer qu'il s'est passé quelque chose de réel, quand bien même certains sont invraisemblables pour nous. Cette organisation spécifique est, quant à elle, le corrélat d'une perspective spécifique, la perspective de persécuteurs qui présentent "les choses telles que réellement ils les voient".

Les TP et leur organisation partitive spécifique sont les comptes-rendus de violences collectives. Girard distingue de fait trois parties dans ces types de texte. Ces éléments sont dits être présentés par le texte lui-même:

Si le texte décrit des circonstances favorables à la persécution, s'il nous présente des victimes appartenant au type que les persécuteurs ont l'habitude de choisir, et si, pour plus de certitude encore, il présente ces victimes comme coupables du type de crimes que les persécuteurs attribuent, en règle générale, à leurs victimes, il y a de grandes chances que la persécution soit réelle. Si le texte lui-même affirme cette réalité, il n'y a pas de raison de le mettre en doute [15].

On envisage la difficulté, elle concerne la construction de ces types qui fourniront la base sur laquelle tel ou tel texte particulier sera

affecté à la classe des TP, et feront de lui, ipso facto, le compte-rendu de persécutions réelles. C'est à cela que sera consacré le second chapitre du *Bouc émissaire*: construire les types de circonstances, les types de victimes et les types de crimes qu'actualisent les membres de la classe des TP. Si la correspondance entre les parties ainsi définies de l'objet-concept TP et les parties correspondantes de l'objet JRN peut apparaître comme acceptable, en sera-t-il de même avec d'autres objets dont on ignorera les circonstances de production? De fait le problème est classique: faire correspondre des construits de la théorie, de la métalangue, avec des objets de la langue-objet. Pourra-t-on définir de façon suffisamment rigoureuse ces classes d'occurrences, de telle façon qu'on puisse décider si telle partie de la langue-objet est l'instance du type dégagé dans et par la métalangue?

Il n'en demeure pas moins que le TP reçoit au terme de ce chapitre une définition générale:

J'entends par là les comptes-rendus de violences réelles, souvent collectives, rédigés dans la perspective des persécuteurs, et affectés, par conséquent, de distorsions caractéristiques [18].

Par substitution il faut déjà entendre: le MO est un compte-rendu de violences réelles, etc.

2.4 Acceptabilité et enjeu de ce chapitre

On peut se demander si ce parcours est acceptable. Pour l'auteur, cela ne fait point l'ombre d'un doute; il n'a eu de cesse dans ce premier chapitre de répéter que tout ce qu'il faisait (disait) était banal:

~~Tout ce que je viens de dire, ou presque, est évident. Nous comprenons tous le récit de Guillaume de la même façon et mes lecteurs n'ont pas besoin de moi [12]~~

il s'en excuse même:

Nous nageons donc en pleine banalité et le lecteur trouve ennuyeuses, peut-être, les évidences premières que je lui assène. Qu'il m'en excuse... [17]

On ne peut dès lors s'interroger sur la pertinence de ce premier chapitre. N'aurait-il servi à rien? Simplement à répéter des choses que le lecteur sait par lui-même? Inutile?

Il n'est pourtant pas inutile d'insister sur cette lecture dont l'audace et la puissance nous échappent, précisément parce qu'elle est admise par tous, parce qu'elle n'est pas controversée [12].

Mais on verra bientôt que ce n'est pas inutile; il suffit, parfois, d'un déplacement minuscule pour rendre insolite, inconcevable même, ce qui

va sans dire dans le cas de Guillaume de Machaut [17].

~~Le programme de Girard se précise à la dernière page du premier chapitre:~~
si le lecteur moderne parvient à travers des récits qui combinent des informations invraisemblables et des informations réelles à savoir ce qui s'est passé, quel type d'événement a eu lieu, s'il y parvient sans connaissance historique particulière mais par la simple lecture, alors il faut expliciter un savoir-lire déclenché par ce type de texte à organisation partitive particulière:

Pour bien comprendre le pourquoi et le comment de l'assurance extraordinaire dont nous faisons preuve devant les textes de persécution. Il faut énumérer et décrire les stéréotypes. Là non plus, la tâche n'est pas difficile. Il ne s'agit jamais que d'explicitier un savoir que nous possédons déjà mais dont nous ne soupçonnons pas la portée car nous ne le dégagons jamais de façon systématique [21].

Cette tâche descriptive n'est pas entreprise sans une finalité:

Jamais encore nous n'avons essayé d'appliquer ce savoir en dehors de ce domaine, par exemple aux univers dits "ethnologiques". C'est pour rendre cette tentative possible que je vais maintenant ébaucher, de façon sommaire d'ailleurs, une typologie des stéréotypes de la persécution [21].

Il s'agira donc de décrire les éléments de certains textes qui nous les font déchiffrer comme représentations persécutrices, et user de cette connaissance dégagée de "façon systématique" pour attribuer une référence "réelle" à des textes considérés jusque-là comme des purs produits "imaginaires" de l'esprit.

De quoi s'agit-il en effet? D'appliquer à des textes auxquels personne encore n'avait eu l'idée d'appliquer un procédé de déchiffrement très ancien et d'une efficacité à toute épreuve, d'une validité mille fois confirmée dans le domaine actuel de son application (...) ~~La nouveauté de mon affaire n'est pas du tout ce qu'on imagine. Je me borne à~~ élargir l'angle de visée d'un mode d'interprétation dont personne ne conteste la validité [141].

On comprend mieux le "tour" de ce chapitre:

- 1/ Recourir à un objet, le JRN, dans lequel on distingue le vrai du faux mais dont aucun lecteur n'oserait mettre en doute la "réalité" de la référence; par là trouver un accord minimum, une acceptabilité initiale: il est vrai, nous le savons, que des juifs ont réellement été persécutés dans des circonstances particulières auxquelles on a accès par d'autres voies que celles du texte.
- 2/ Maintenir l'accès à cette référence quand on met entre parenthèses les connaissances historiques qui justifient l'attribution des propriétés "vraisemblable" et "invraisemblable" aux objets textuels qui constituent les

parties des TP (parmi ceux-ci le JRN): "de toute façon le contexte ne joue pas un rôle décisif".

- 3/ Distinguer de facto trois parties constitutives de ces textes qui autorisent le lecteur à inférer du partiellement vrai au vrai: "Si le texte décrit... alors il y a de grandes chances que la persécution soit réelle..." La tripartition de ces textes n'est pas argumentée, elle est obtenue par simple assertion; elle assure la "saturation" du concept TP:

La solution réaliste que le monde occidental et moderne a adopté pour démystifier les "textes de persécution" est la seule possible et elle est certaine parce que parfaite; elle rend parfaitement compte de *toutes les données qui figurent dans ce type de texte* [16, je souligne].

Le "tour" se poursuivra au chapitre second :

- 4/ Décrire ce que Girard appelle les "stéréotypes de la persécution" et dont les instances d'emploi déclenchent chez le lecteur l'interprétation ou la réinterprétation des événements représentés.

Au chapitre troisième:

- 5/ Appliquer ce savoir aux univers "ethnologiques", aux mythes qui sont des textes de persécution puisqu'ils mettent en scène les "mêmes" éléments et une organisation analogue; inférer de là qu'ils sont les "comptes-rendus de violences réelles (...) rédigés dans la perspective des persécuteurs, et affectés (...) de distorsions caractéristiques".

- 6/ Conclure que le MO est un TP.

3. LES STEREOTYPES DE LA PERSECUTION

Le premier chapitre a permis de préparer les activités descriptives du second en déterminant ce sur quoi celles-ci allaient s'exercer: il s'agit d'objets textuels qui racontent-décrivent des événements dans une perspective particulière, en les présentant sous tels et tels aspects. La valeur référentielle des diverses parties de ces objets a été mise en question et finalement expliquée par le fait que les responsables de ces textes voient effectivement les choses comme ils se les représentent et comme ils les présentent. L'auteur a mis entre parenthèses la question du vrai et du faux de la représentation pour prendre en compte le système de représentation dont on voit les traces dans la répartition récurrente des parties de cet ob-

jet. C'est cette répartition qu'a en vue Girard dans le second chapitre et qu'il va décrire et expliciter: décrire les parties (Girard a avancé que les TP en comprenaient trois) et fournir une explication de leurs relations, explication qui est, selon l'auteur, de la compétence de chaque lecteur.

J'ai passé sous silence jusque-là ce que j'ai appelé plus haut "savoir psycho-social" (2.2), que Girard attribue aux lecteurs des TP et qui est à l'origine de la réinterprétation de ceux-ci. C'est ce savoir postulé acquis qui contribue à la compréhension des éléments déclinés par Machaut et que Girard va entreprendre d'expliquer dans ce second chapitre. Cette entreprise sera menée concurremment avec la description des trois stéréotypes qui caractérisent les TP.

Décrire et expliciter vont de pair: chaque stéréotype va être décrit séparément et conçu comme représentant un moment distinct de la séquence d'événements qu'ils indiquent; le texte souligne fortement les trois séquences descriptives:

On peut donc parler d'un stéréotype de la crise et il faut y voir (...) le premier stéréotype de la persécution [26].

Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype [29].

Je passe au troisième stéréotype [29].

Chacun de ces stéréotypes n'est pourtant pas construit sans souci de ses relations. L'acceptabilité de la description de chacun des stéréotypes dépend de leur rapport que le discours construit: ce souci de mise en relation est, lui aussi, souligné par certains énoncés:

Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype et surtout *ce qui l'unit au premier, celui de la crise indifférenciée* [29].

Il existe *un rapport étroit*, on l'a vu, entre les deux premiers stéréotypes (...) Quel est *le rapport* de ce troisième stéréotype avec les deux autres [34, je souligne].

C'est ce rapport qui fournira les raisons pour lesquelles les persécuteurs décrivent comme ils le font les événements auxquels ils ont participé, assisté ou dont ils sont les porte-parole; il prendra la forme d'un récit qui viendra tout à la fois justifier la construction de ces trois stéréotypes et les organiser significativement.

L'indissociabilité de ces deux activités, décrire et expliciter, a été d'ailleurs énoncée par Girard au terme du premier chapitre:

il faut énumérer et *décrire* les stéréotypes. Là non plus, la tâche n'est pas difficile. Il ne s'agit jamais que *d'expliquer* un savoir que nous possédons déjà [20].

Je me propose dans cette troisième partie d'analyser les activités descriptives qui président à la construction des trois caractéristiques définissant univoquement la classe des TP et le rôle du récit (qu'il vaut mieux appeler métarécit) qui vient en contrepoint justifier cette construction et permettre d'appréhender "la cohérence du processus persécuteur et l'espèce de logique qui relie entre eux tous les stéréotypes".

3.1 Le stéréotype de la crise

Le premier "stéréotype de la crise", est l'une des trois caractéristiques qui définiront le concept de TP. Il est construit sur la base d'un seul texte considéré comme exemple de la classe des TP. Au terme de la construction, il en est détaché (de la construction comme du texte) par un "donc" conclusif:

On peut *donc* parler d'un stéréotype de la crise et il faut y voir, logiquement et chronologiquement le premier stéréotype de la persécution [26, je souligne].

Ce stéréotype est à la fois un "décrit" induit des divers TP et caractérisant ce concept, il est aussi un "décrivait" qui permettra de déduire si tel ou tel texte particulier appartient à la classe des TP. Toute la question sera de déterminer avec le plus de rigueur cette caractéristique qui porte le nom de "crise"; c'est ce à quoi se livre Girard dans les trois pages qui précèdent le détachement de cette première caractéristique.

La séquence proprement descriptive est préparée par ce que j'ai appelé plus haut métarécit et qui se poursuivra de façon continue tout au long du chapitre:

Les persécutions qui nous intéressent se déroulent de préférence dans les périodes de crise qui entraînent l'affaiblissement des institutions normales et favorisent la formation de foules (...) susceptibles de se substituer entièrement à des institutions affaiblies (...)
Ce ne sont pas toujours les mêmes circonstances qui favorisent ces phénomènes. Ce sont parfois des causes externes comme les épidémies ou encore la sécheresse extrême, ou l'inondation, qui entraînent une situation de famine. Ce sont parfois des causes internes, des troubles politiques ou des conflits religieux. La détermination des causes réelles, heureusement ne se pose pas pour nous. Quelles que soient, en effet, leurs causes réelles, les crises qui déclenchent les grandes persécutions collectives sont toujours vécues plus ou moins de la même façon par ceux qui les subissent. L'impression la plus vive est invariablement celle d'une perte radicale du social lui-même, la fin des règles et des "différences" qui définissent les ordres culturels. *Les descriptions ici se ressemblent toutes* [23-24, je souligne].

On retrouve dans le second paragraphe ce que nous avons souli-

gné ci-dessus (2.3): la mise entre parenthèses des causes réelles et particulières du déclenchement du processus persécuteur. Si le lecteur reconnaît dans la lecture de tel ou tel TP le compte-rendu de violences collectives qui ont réellement eu lieu, c'est parce que les persécuteurs les décrivent stéréotypiquement, sans prendre en compte la particularité des causes : les causes ont toutes le même effet, quelles qu'elles soient, il s'ensuit que les descriptions se "ressemblent toutes", "elles ne diffèrent jamais beaucoup", "elles disent et redisent inlassablement le fait même de ne plus différer"; c'est l'énoncé de cette caractéristique (l'uniformité des descriptions), expliquée par le fait que les persécuteurs ne différencient pas les causes, qui joue le rôle de prémisse à la conclusion et au détachement du stéréotype de la crise:

L'expérience des grandes crises sociales n'est guère affectée par la diversité des causes réelles. Il en résulte une grande uniformité dans les descriptions qui portent sur l'uniformité même (...) On peut donc.. [25-26].

Girard illustre cette uniformité que décrivent les TP en présentant le texte écrit par un moine portugais, témoin de la peste, en 1697. Ce texte est un exemple qui illustre ce stéréotype, mais il est aussi ce par quoi il va être construit:

Dès que s'allume dans un royaume ou une république ce feu violent et impétueux, on voit les magistrats abasourdis, les populations épouvantées, le gouvernement politique désarticulé. La justice n'est plus obéie; les métiers s'arrêtent; les familles perdent leur cohérence, et les rues leur animation. Tout est ruine. Car tout est atteint et renversé par le poids et la grandeur d'une calamité aussi horrible. Les gens, sans distinction d'état ou de fortune, sont noyés dans une tristesse mortelle... Ceux qui hier enterraient aujourd'hui sont enterrés... On refuse toute pitié aux amis, puisque toute pitié est périlleuse...
 Toutes les lois de l'amour et de la nature se trouvant noyées ou oubliées au milieu des horreurs d'une si grande confusion, les enfants sont soudain séparés des parents, les femmes des maris, les frères ou les amis les uns des autres... Les hommes perdent leur courage naturel et ne sachant plus quel conseil suivre, vont comme des aveugles désespérés qui butent à chaque pas sur leur peur et leurs contradictions.

Il s'agit pour Girard de fournir une caractérisation de cette séquence textuelle qui est la première, "logiquement et chronologiquement", des trois séquences qui forment chaque TP. Le nom de "crise" qui est détaché en conclusion est bien cette caractéristique, mais quel phénomène textuel recouvre-t-elle? Que faut-il entendre par ce terme qui définit le concept de TP? A quoi correspond-il dans le texte cité? Est-il formé lui aussi de parties? Que décrit-il? Que définit-il? Est-il lui encore un définiendum? il en va de la rigueur de la définition de la page 43; en effet, si le MO est défini par le

concept de TP, celui-ci par trois caractéristiques, par quoi celles-ci seront-elles définies? Comment interrompre cette "descente aux enfers", comment fermer la définition en abîme (1.3)?

La solution que propose Girard est une simple réécriture. Il reprend certains éléments du texte du moine portugais qu'il présente sous forme de liste précédée d'un bref commentaire:

Le texte que je viens de citer fait ressortir ce processus d'uniformisation par réciprocité: "Ceux qui enterraient hier sont aujourd'hui enterrés... On refuse toute pitié aux amis, puisque que toute pitié est périlleuse... Les enfants sont soudain séparés des parents..." L'identité des conduites entraîne le sentiment d'une confusion et d'une indifférenciation universelles: "les gens sans distinction d'état ou de fortune, sont noyés dans une tristesse mortelle... Tout est réduit à une extrême confusion"[25].

Les deux brefs commentaires: "uniformisation par réciprocité", "confusion et indifférenciation universelles" sont les deux aspects par lesquels est généré le terme de crise; Girard utilisera constamment ces deux formules, dans la suite de son texte, pour décrire et identifier les parties correspondantes des textes particuliers.

L'auteur ne va pas plus avant dans la détermination de ce premier stéréotype, il en fournit simplement une formule équivalente:

On peut donc parler d'un stéréotype de la crise (...) C'est le culturel qui s'éclipse en quelque sorte, en s'indifférenciant [26].

La rigueur exigée par Girard au terme de *La Violence et le Sacré* (1.1) trouve peut-être ses limites en ce point précis. Les caractéristiques qui définissent le concept de TP sont encore des objets de discours avec leur faisceau d'aspects; leurs parties (uniformisation par réciprocité, confusion et indifférenciation universelles) et leurs parties de parties. Qu'ultimement il en appelle à une compétence, un savoir-lire du lecteur n'est pas sans leçon à cet égard:

Le texte que je viens de citer fait *bien* ressortir... [25, je souligne] plus loin à propos du second stéréotype:

On voit *sans peine* ce qu'il en est du deuxième stéréotype [29, je souligne].

Nous verrons cependant que cette description de l'objet "stéréotype de la crise", par l'aspect "indifférenciation" tout particulièrement, recevra, quand bien même elle manque de "rigueur", une confirmation "remarquable"; c'est pour cela que dans le schéma qui suit et qui résume la construction de ce premier stéréotype, je souligne et par là ne retient que ce seul aspect.

SCHEMA 1 : Le stéréotype de la crise (CRISE)

Métarécit explicatif	Puisque <u>la crise</u> est avant tout celle du social... (voir schéma 2)... (schéma 3)
Exemple	<p style="text-align: center;">la crise décrite par un moine (parmi d'autres) Prémisse → Détachement (cf. *)</p> <p>Uniformisation par réciprocité Confusion et <u>indif-</u> <u>férenciation</u> universelles</p> <p style="text-align: right;">(faisceau d'aspects)</p>
Réécriture et mise en valeur d'un aspect décrivant la classe " <u>crise</u> "	
Fermeture	
*Prémisse	"L'expérience des grandes crises sociales n'est guère affectée par la diversité des causes naturelles. Il en résulte une grande uniformité dans les descriptions sur l'uniformité même (l' <u>indifférenciation</u>)"
Conclusion Détachement	"On peut donc parler d'un <u>stéréotype de la crise</u> "

3.2 Le stéréotype de l'accusation

Le métarécit dont on a vu le rôle décisif dans le détachement du premier stéréotype (puisque c'est lui qui vient garantir explicativement l'aspect sous lequel il est décrit et fournir des raisons de l'uniformité des descriptions qui portent sur l'uniformité) se poursuit après cette première séquence descriptive. Il prépare la seconde séquence.

Puisque que la crise est avant tout celle du social, il existe une forte tendance à l'expliquer par des causes sociales et morales. Ce sont les rapports humains après tout qui se désagrègent et les sujets de ces rapports ne sauraient être complètement étrangers au phénomène. Mais plutôt qu'à se blâmer eux-mêmes, les individus ont forcément tendance à blâmer (...) d'autres individus qui leurs paraissent particulièrement nocifs pour des raisons faciles à décèler. Les suspects sont accusés de crimes d'un type particulier (...) Les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus, ou même un seul peut se rendre extrêmement nuisible à la société tout entière, en dépit de sa faiblesse relative. C'est l'*accusation stéréotypée* qui autorise et facilite cette croyance [26-27, je souligne].

On remarquera que le même objet, la "crise", construit et décrit dans la séquence qui précède, est repris et inscrit dans la structure argumentative du métarécit: "Puisque la crise...". C'est par lui que le lecteur a accès à cet autre objet qu'est l'"accusation". Ce métarécit, analogue d'une théorie, prépare la description du stéréotype, il constitue une légende; il dit comment il faut lire et comment comprendre l'objet qui va être présenté, mais qui ne forme qu'un élément de l'objet TP que Girard a en vue. Cette

relation entre les parties est assurée jusque-là uniquement par le métarécit; nous verrons qu'elle va être garantie au terme de l'entreprise descriptive par certains aspects de chacune des parties, qu'elle va être "introduite" dans les éléments eux-mêmes.

Girard entreprend la déclinaison de ces accusations stéréotypées, des crimes qui sont attribués aux futures victimes. Remarquant d'abord que les "chefs d'accusation sont assez divers", il ajoute qu'"il est facile de repérer leur unité":

Tous ces crimes paraissent fondamentaux. Ils s'attaquent aux fondements de l'ordre culturel, aux différences familiales et hiérarchiques sans lesquelles il n'y aurait pas d'ordre social [27].

Il répartit en trois sous-classes la classe des accusations dont il indique la saturation: "d'abord, ensuite, enfin":

Il y a *d'abord* les *crimes de violence* (...) qui prennent pour objet les êtres qu'il est le plus criminel de violenter [26, je souligne].

Il y a *ensuite* les *crimes sexuels* (...) ceux qui transgressent les tabous les plus rigoureux [27, je souligne].

Il y a *enfin* les *crimes religieux* (...) ce sont les tabous les plus sévères [28, je souligne].

Les crimes divers qui constituent cette classe ont selon Girard une propriété commune, ce sont des crimes "indifférenciateurs"; ils s'attaquent aux différences qui constituent tout ordre social; c'est sous cet aspect que seront décrits dans la suite du *Bouc émissaire* les crimes dont se font porteurs les TP, c'est sous cet aspect qu'est générée la classe des crimes dont sont accusés par la foule les persécutés.

Le détachement du stéréotype de l'accusation est, lui aussi, formellement énoncé au terme d'une procédure argumentative; mais tandis que le premier stéréotype était détaché à partir d'une prémisse prenant en compte l'invariance de toutes les descriptions portant sur l'indifférenciation, le second stéréotype est détaché à partir d'une prémisse présentant une variante de ce stéréotype; Girard prend pour exemple l'accusation d'empoisonnement faite aux juifs dans le JRN. On remarquera au passage l'occurrence du terme "mythique" par lequel un aspect du faisceau "mythe" est introduit dans le faisceau de l'objet "TP":

L'accusation d'empoisonnement permet de rejeter la responsabilité de désastres parfaitement réels sur des gens dont on n'a pas vraiment repérer les activités criminelles. Grâce au poison, on réussit à se persuader qu'un petit groupe, ou même un seul individu, peuvent nuire à toute société sans se faire repérer. Le poison est donc tout à la fois moins *mythique* et tout aussi *mythique* que les accusations antérieures

ou même le pur et simple "mauvais oeil" grâce auquel on peut attribuer à n'importe quel individu la responsabilité de n'importe quel malheur. Il faut *donc* voir dans l'empoisonnement des sources d'eau potable une variante du stéréotype accusateur [28-29, je souligne].

La construction discursive de ces trois stéréotypes mériterait un examen plus approfondi et les opérations mises en jeu une enquête plus minutieuse; dans l'état actuel, je ne signalerai qu'un point et il me paraît essentiel: le terme qui décrit le stéréotype de l'accusation, l'aspect par lequel il est généré est le terme "indifférenciateur"; on a vu que c'était le terme "indifférenciation" qui permettait l'accès au stéréotype de la crise; dès lors l'indépendance des deux premiers moments descriptifs est battue en brèche par la mise en évidence d'un élément significatif qui leur est commun: l'archi-objet "différence". Ce qui assure la cohérence des deux moments descriptifs n'est plus seulement le métarécit explicatif, mais encore un aspect qui permet le coaccès aux deux premiers stéréotypes: la cohérence de l'objet TP est garantie par chacune des deux premières caractéristiques qui contient la relation à l'autre. Nous verrons que le troisième stéréotype est généré à partir de ce même archi-objet. Le schéma [p. 108] permet de visualiser l'extraction de l'aspect "indifférenciateur".

3.3 Le stéréotype des traits de sélection victimaire

Je n'en dis pas plus sur les accusations stéréotypées. On voit sans peine ce qu'il en est du second stéréotype et surtout ce qui l'unit au premier, celui de la crise indifférenciée.

Je passe au troisième stéréotype. Il arrive que les victimes d'une foule soient tout à fait aléatoires; il arrive aussi qu'elles ne le soient pas. Il arrive même que les crimes dont on les accuse soient réels, mais ce ne sont pas eux, même dans ce cas-là, qui jouent le rôle premier dans le choix des victimes à certaines catégories particulièrement exposées à la persécution [29-30].

La troisième séquence descriptive est ouverte par la continuation du métarécit interrompu à l'occasion de la seconde séquence; il vient préparer et circonscrire ce qui va être décrit, fournir des instructions de lecture: il ne s'agira pas de s'interroger sur la réalité des crimes ou la responsabilité des victimes mais de dégager une caractéristique qui définit la classe de ces dernières et qui constitue le critère de choix dont usent les persécuteurs:

Mon seul but est d'énumérer les traits qui tendent à polariser les foules violentes contre ceux qui les possèdent [32].

Cette énumération n'est pourtant pas indéfinie puisque Girard va dégager une propriété qui bornera cette énumération et qui la définira

SCHEMA 2 : Le stéréotype de l'accusation (CRIME)

<p>Métarécit explicatif</p>	<p>...(schéma 1) les persécuteurs finissent toujours par se convaincre qu'un petit nombre d'individus, ou même un seul peut se rendre extrêmement nuisible à la société tout entière. C'est l'accusation stéréotypée qui autorise et facilite cette croyance...(Schéma 3)</p>
<p>Énumération saturée des éléments de la classe des "accusateurs"</p> <p>Énumération ouverte des éléments de chacune des classes qui précèdent</p>	<p>crimes de violence contre le roi le père</p> <p>crimes sexuels le viol l'inceste la bestialité</p> <p>crimes religieux {Prémisse → Détachement (cf. *) profanation d'hosties ...}</p>
<p>Spécification des éléments qui précèdent et fermeture de leur classe</p>	<p>Ceux qu'il est le plus criminel de violenter, soit dans l'absolu, soit relativement...</p> <p>ceux qui transgressent les tabous les plus rigoureux, relativement à la culture considérée (b)</p> <p>ceux qui transgressent... (cf. b)</p>
<p>Aspect par lequel est décrit la classe de l'"accusation"</p>	<p>(crimes) indifférenciateurs</p> <p>(faisceau d'aspects)</p> <p>o o o o o ...</p>
<p>Fermeture</p>	<p></p>
<p>*Prémisse</p> <p>Conclusion détachement</p>	<p>"Le poison est donc à la fois moins mythique et tout aussi mythique que les accusations antérieures ou même le pur et simple "mauvais oeil" grâce auquel on peut attribuer à n'importe quel individu la responsabilité de n'importe quel malheur"</p> <p>"Il faut donc voir dans l'empoisonnement des sources d'eau potable une variante du stéréotype accusateur" (décrit par l'aspect indifférenciateur).</p>

en compréhension. Tous ces traits ont la caractéristique d'être des traits qui font de leurs porteurs des êtres différents. Ces différences ne sont toutefois pas les différences "légitimes et nécessaires" qui fondent tout ordre social, les différences au sein du système qu'elles définissent, mais les différences "hors système":

Ce n'est pas la différence au sein du système que signifient les signes de sélection victimaire, c'est la différence hors système, c'est la possibilité pour le système de différer sa propre différence, autrement dit, de ne pas différer du tout, de cesser d'exister en tant que système (...). La différence hors système terrifie parce qu'elle suggère la vérité du système, sa relativité, sa fragilité, sa mortalité [35].

Des procédures énumératives et exemplifiantes ont permis l'extraction de cet aspect qui génère la classe des traits de sélection victimaire, partant de la classe des victimes choisies par les persécuteurs. C'est par le recours au texte de Machaut que s'ouvre cette séquence

Parmi les gens responsables d'empoisonner les rivières, Guillaume Machaut nomme d'abord les juifs (...) Dans le contexte des autres stéréotypes, imaginaires et réels, nous savons que ce stéréotype-là doit être réel. Dans la société occidentale et moderne, en effet, les juifs sont fréquemment persécutés [30].

Girard en infère qu'il y a là "un critère de sélection victimaire relatif". Cette relativité est illustrée par la mention d'autres catégories victimaires relatives à des sociétés particulières. De là il en *conclut* qu'il existe des traits *universels* de sélection victimaire:

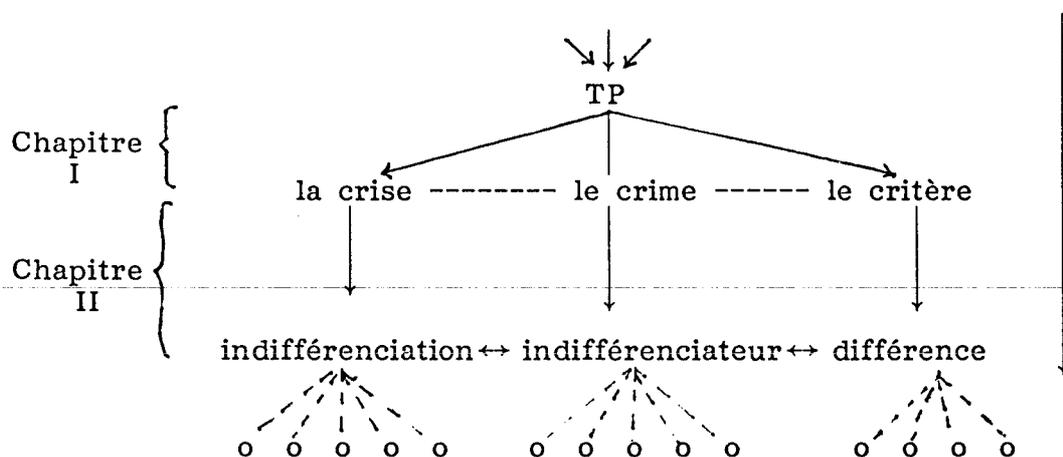
Ce sont les mulsumans surtout qui se font persécuter dans l'Inde, et au Pakistan les indous. Il existe *donec* des traits universels de sélection victimaire et ce sont eux qui constituent notre troisième stéréotype [30, je souligne].

Dès le commencement de la séquence descriptive, le troisième stéréotype est détaché et "va rejoindre" le concept de TP. Girard donne un nom à cette classe des critères de sélection victimaire, ce sont des critères "culturels et religieux". Cette classe qui a permis le détachement du troisième stéréotype se révèle une partie, une sous-classe de la classe qui définit la classe des victimes; en effet, à côté des critères culturels et religieux, Girard distingue des critères purement physiques. Il est intéressant de constater que l'existence des traits universels de sélection (qui constituent le troisième stéréotype) est conclue de la prise en compte d'une partie seulement de la classe des critères.

Les éléments de cette nouvelle partie de la classe des critères est énumérée: la maladie, la folie, les difformités génétiques... Classe ouverte, elle est fermée par l'énoncé de l'aspect qui la décrit: "l'anormalité

physique". L'énoncé de ce dernier permet l'accès à une seconde partie de la classe de l'anormalité "l'anormalité sociale"; Girard en décline des éléments: la marginalité des miséreux, celle des riches, celle des puissants... Il spécifie ensuite les deux parties de la classe de l'anormalité (physique + sociale): les qualités extrêmes, et enfin les deux sous-classes des critères thématiques (les critères culturels et religieux + les critères physiques): *la différence hors système*. Cet aspect rend compte au terme des opérations de la totalité de la classe désignée par le terme de "critère", c'est par lui que cette classe est décrite.

Ce parcours trop rapide et que résume le schéma 3 met en évidence que cette classe est générée par un terme qui appartient à l'archi-objet "différence". Ainsi les trois stéréotypes qui définissent le concept de TP, dont la cohérence était assurée par le métarécit, forment un ensemble homogène: l'aspect par lequel chacun des stéréotypes est décrit permet d'une manière ou d'une autre l'accès aux deux autres; l'expansion indéfinie de chaque description est bornée par la nature des générateurs mis en évidence, les trois générateurs forment un système qui garantit l'unité du concept qu'ils définissent. Je schématiserai la construction du concept TP (et sa fermeture) comme suit



Cette cohérence des trois parties qui constituent chacun des éléments des TP est soulignée par Girard lui-même dans l'ultime paragraphe de ce second chapitre; pourtant ce n'est pas à partir des trois éléments (indifférenciation-indifférenciateur-différence) et de l'archi-objet "différence" que j'ai mis en évidence, mais à partir de l'archi-terme "krino" et des trois termes qui donnent leur nom aux trois stéréotypes: crise-crime-critère:

Les stéréotypes de la persécution sont indissociables et la plupart des

SCHEMA 3 : Le stéréotype des traits de sélection victimaire (CRITERE)

Métarécit explicatif

(schéma 1)...(schéma 2) Il arrive que les victimes d'une foule soient tout à fait aléatoires: il arrive qu'elles ne le soient pas. Il arrive même que les crimes dont on les accuse soient réels, mais ce ne sont pas eux, même dans ce cas-là, qui jouent le premier rôle dans le choix des persécuteurs, c'est l'appartenance des victimes à certaines catégories particulièrement exposées à la persécution

Énumération ouverte des éléments de la classe des "victimes"

les juifs (in JRN)
les musulmans (dans l'Inde) Prémisse → Détachement (cf. *)
les hindous (au Pakistan)

Spécification de la classe qui précède

les minorités ethniques et religieuses

Thématisation et accès à une autre classe de "victimes"

(c'est) un critère culturel — critère physique de sélection victimaire

Énumération ouverte des éléments de la classe des "critères physiques"

la maladie, la folie, les difformités génétiques, les mutilations accidentelles, les infirmités en général... →

Spécification des éléments de la classe qui précède et accès à une nouvelle classe d'"anormalité"

l'anormalité sociale — l'anormalité physique

Énumération ouverte des éléments de la classe de l'"anormalité sociale"

marginalité des miséreux (marginalité du dehors)
(marginalité du dedans) marginalité des riches, des puissants, du monarque ... →

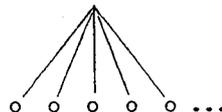
Spécification des éléments de la classe de l'"anormalité"

les qualités extrêmes (anormalité physique + anormalité sociale)

Aspect par lequel est décrite la classe des "victimes"

la différence hors système (culturelle + physique)
(Faisceau d'aspects)

Fermeture



*Prémisse

"Il n'y a guère de sociétés qui ne soumettent leurs minorités (...) à certaines formes de discrimination sinon de persécution. Ce sont les musulmans qui se font persécuter dans l'Inde et au Pakistan les hindous".

Conclusion détachement

"Il existe donc des traits universels de sélection victimaire et ce sont eux qui constituent notre troisième stéréotype" (décrit par l'aspect différence hors système).

langues, c'est un fait remarquable, ne les dissociant pas. C'est du latin et du grec, par exemple, donc du français qui nous oblige à recourir sans cesse, dans l'étude des stéréotypes, à des termes apparentés: *crise, crime, critère, critique*, remontent tous à la même racine, au même verbe, *krino*, qui signifie non seulement juger, distinguer, différencier, mais accuser et condamner une victime. Il ne faut donc pas trop se fier aux étymologies et ce n'est jamais à partir d'elles que je raisonne. Mais le phénomène est si constant qu'il n'est pas interdit, je pense, de l'observer. Il suggère un rapport encore dissimulé entre les persécutions collectives et le culturel dans son ensemble. Si ce rapport existe, aucun linguiste, aucun philosophe, aucun politique ne l'a jamais élucidé [36]

Une différence notable pourtant distingue la cohérence obtenue par l'archi-terme "krino" et l'archi-objet "différence". La première est obtenue par simple rapprochement lexical, par voisinage sémantique; la forme pré-téritive du rapprochement des trois termes indique que Girard n'en fait pas un élément de preuve. La seconde, quant à elle, est construite par un discours sur des objets, par un discours qui extrait de ces derniers les parties qui, à terme relèvent une cohérence. Que cette cohérence soit elle aussi assurée par l'extraction d'éléments appartenant au même paradigme lexical ne doit pas nous encourager à confondre les deux phénomènes: l'un est statique et linguistique, l'autre constructif et logico-cognitif. Le premier est le résultat d'une lecture des signes de la langue, le second une lecture des objets indiqués par la langue. Il est intéressant de noter que Girard ne thématise pas la cohérence assurée par les noms des générateurs des trois caractéristiques du concept de TP: pour la raison simple, je crois, qu'il ne *mentionne* pas des termes, mais qu'il en *use* pour dire des choses sur quelques objets du monde.

4. LE MYTHE D'OEDIPE EST UN TEXTE DE PERSECUTION: EPILOGUE

Tout est prêt pour la définition classificatoire; le concept de TP est construit, ses trois caractéristiques décrites et bornées par les trois aspects indifférenciation-indifférenciateur-différence. L'instance de chacune de ces caractéristiques dans tel ou tel texte particulier fera de celui-ci un élément de la classe des TP; mais elle autorisera encore une inférence, elle permettra de conclure que ce dont parle le texte est un événement *réel*, rapporté dans une perspective particulière. Le troisième chapitre intitulé "Qu'est-ce qu'un mythe" commence par un résumé de ce que Girard a dégagé dans les deux premiers, mais ce résumé fournit plus qu'un résumé, il fournit une instruction de lecture, il indique ce qu'il *faut faire* avec les